

JOURNÉE ANNE DUFOURMANTELLE

Une femme libre

Guy DANA

Saluons tout d'abord l'initiative de Bruno Jarry pour cet hommage que nous rendons à Anne Dufourmantelle.

Par ses travaux, par ses très nombreuses publications et par ses interventions, Anne a su prendre une place parmi les analystes et cette place s'est confirmée au delà de la communauté analytique pour ne pas cesser de croître dans le grand public, notoriété qui ne se dément pas aujourd'hui encore.

Par ses publications, Anne est ainsi toujours sur les présentoirs qui lui gardent un espace immédiatement reconnaissable car ses livres continuent de se vendre en quantité. Pourquoi, comment ? Y-a-t-il un phénomène Anne Dufourmantelle? Or beaucoup de choses s'expliquent par son écriture et l'empathie qui s'en dégage. Ajoutons qu'il y a sans doute une part de mystère qui ne trouve pas les mots, les représentations, une part sans doute féminine avec des accents aux confins de la doxa analytique où des auteures comme Michèle MONTRELAY ou encore Luce IRIGARAY se seraient reconnues alors qu'elles ont pu être parfois des inspiratrices.

Je souligne à nouveau le grand public car bien que membre du Cercle freudien, Anne n'a jamais donné excessivement de temps aux institutions; sans doute parce qu'elle n'en avait pas besoin; attentive mais en marge des institutions comme d'ailleurs de nombreux psychanalystes, elle a su poursuivre son chemin sans allégeance excessive envers le monde psy mais sans dette non plus; Anne était une femme libre; elle a plutôt entretenu des liens d'amitiés et d'échanges intellectuels avec de nombreux collègues et c'est mon cas depuis que nous nous connaissons, depuis l'été 1985; il y a eu un certain enthousiasme à se porter ensemble vers tout ce qui pouvait lever les interdits de penser. En ce sens, mais par bien, des aspects de sa riche personnalité, Anne nous manque beaucoup.

Toutefois, Anne était certes une psychanalyste reconnue mais elle était aussi philosophe et écrivain ;on peut se demander si l'écriture et les romans qu'elle a pu écrire n'ont pas eu autant si non plus d'importance pour elle que les publications qui touchent plus directement à la psychanalyse. Toutefois les thèmes qui ont donné lieu à des publications comme le Secret, le Risque, le Sacrifice, une façon bien spécifique d'évoquer le Maternel, la Douceur voire le Rêve sont des livres qui débordent l'intérêt directement lié à la psychanalyse et qui ont touché les préoccupations des nombreux citoyens/lecteurs qui se sont précipités sur ses ouvrages à cause de leur dimension hybride; sans compter qu'il y a une dimension politique dans ses écrits, une

révolte qui dépasse le discours politique proprement dit et rejoint des valeurs universelles dont Anne ne s'est jamais éloignée. C'est un point fondamental surtout aujourd'hui où la mouvance féministe s'est non seulement affirmée, mais s'oriente vers des extrêmes que, me semble t-il Anne n'aurait pas adoptés.

Anne Dufourmantelle était certainement féministe et nombre de ses écrits s'adressent plus directement aux femmes; pourtant ce sont aujourd'hui deux hommes à qui Bruno Jarry a demandé un commentaire, un exposé et pour les choix qu'a opérés Bruno, il m'incombe de vous parler de la femme et de la mère dans l'oeuvre de Anne Dufourmantelle.

Il est vrai que j'ai consacré plus d'un an de séminaire à ses travaux et je voudrais saluer ici les contributions que les collègues ont présenté au Cercle: Liliane IRZENSKY, Sandrine MALEM, de Martine DUVERGER, de Catherine NIZAK et les interventions de Yacouth HALABI de Jérôme BEAUJOUR, de Jean-Pierre MAUREL et bien d'autres qu'ils me pardonnent si j'en oublie; mais toutes celles et tous ceux que je cité ont été touchés par tel ou tel aspect de l'oeuvre de Anne Dufourmantelle et ils ou elles en ont parlé au séminaire.

Saluons aussi le mémoire de recherche d'Emilie GASSION qui fait de Anne Dufourmantelle dans son mémoire et selon ses propres termes, une passeuse sur la ligne de front; évidemment Frederic WORMS et Catherine CHALIER et toutes celles et tous ceux qui ont

été non seulement profondément touchés par son décès vraiment trop tôt survenu mais par l'originalité de ses écrits.

J'ai pour ma part connu Anne à différentes époques mais ce qui me paraît indispensable de rappeler, c'est un écrit qui date de 1995 et qui correspond à sa demande d'adhérer au Cercle Freudien; en effet j'organisais en ce temps là un séminaire avec une coéquipière de Dijon, Monique Tricot un séminaire intitulé Mutation(s) où les futurs praticiens de la psychanalyse venaient dire à quoi tenait leur intérêt pour la discipline mais aussi quel avait été leur chemin puis à leur gré et dans un temps qui n'était pas sous pression produisaient un écrit qui devait rester consigné mais qui pouvait être consulté après-coup. Ce texte avait valeur de témoignage et pouvait prétendre à une forme de passe semi-publique avec un écrit que l'ensemble des participants du séminaire pouvaient commenter. Ce deuxième temps donnait lieu à une véritable élaboration collective comme seul peut-être le monde de la psychanalyse peut en produire, élaboration qui aujourd'hui fait de plus en plus défaut pour de nombreuses raisons qu'il serait hors sujet de détailler mais auxquelles Anne était très sensible que ce soit la raréfaction des synthèses dans nos institutions, de même que l'éviction croissante des collègues psychanalystes ce qui évidemment pèse lourd sur les décisions concernant les patients.

Dans cet écrit contemporain de sa thèse sur la vocation prophétique de la philosophie, Anne fait part de son désir d'exercer comme psychanalyste mais surtout peut-être veut se distinguer de sa mère psychanalyste jungienne en argumentant son écrit par le fait que chez Jung, il n'y a pas la notion de pulsion de mort (relevons néanmoins que Freud n'avait pas théorisé sur la pulsion de mort au moment de la rupture avec Jung) et prenant ses distances aussi avec les archetypes universels car elle ne retrouvait pas la position de sujet dans sa singularité, chère à Freud, Lacan ou encore Winnicott.

C'est donc un aspect de la relation mere/fille centré sur la famille Dunand/Dufourmantelle famille dont elle souligne une caractéristique importante : le croisement des langues y était ambiant entre l'espagnol, le français et l'anglais de son père. Ce multilinguisme est très important tout au moins a-t-il résonné en moi car j'ai connu à Alexandrie ma ville natale une éducation traversée par un multilinguisme aussi; or cette expérience précoce qui m'a conduit à m'intéresser à la traduction, au thème de la traduction et bien je pense que chez Anne, il y a eu aussi entre autres ingrédients cet éveil dû au multilinguisme et à la traduction; je dis éveil pour reprendre un mot de Ferenczi ; il se trouve que Ferenczi utilise ce terme d'éveil pour répondre à un écrivain hongrois sur les effets de la psychanalyse que cet écrivain du nom de Karinthy jugeait ennuyeuse ; pas du tout lui répond

Ferenczi qui introduit alors le terme d'éveil dans la sémantique analytique, terme que Anne Dufourmantelle reprendra fréquemment.

Outre ce croisement des langues qui lui a sans doute permis entre philosophie, psychanalyse et écriture de traduire entre ces trois dimensions, Anne a réussi à occuper une place tout à fait singulière dans le monde analytique; on peut penser que la question de la dimension prophétique de la philosophie a largement infiltré les conceptions de Anne Dufourmantelle sur la psychanalyse et je dirais sur l'idée qu'elle se fait des femmes. Je relève car c'est toujours en quête d'absolu, de transcendance et pour reprendre un de ses termes favoris, vers l'inespéré qu'elle situe sa réflexion. Par une certaine forme de pudeur ou de douceur la situation des femmes est souvent abordée à travers la condition humaine dans son acception la plus générale, critère absolu chez Anne pour réévaluer le sort souvent dégradé qui est fait aux femmes. Ce sur quoi fondamentalement je crois Anne insiste c'est que les femmes, peut-être les mères mais d'abord les femmes sont garantes de la mémoire; elles protègent la mémoire et elles ont un rôle qui va jusqu'à se soucier de la diachronie, de l'ordonnement du discours dans le temps mais aussi ou en même temps les femmes exercent une vigilance supérieure à celles des hommes à l'égard du symbolique ; je dirais que si elle avait été juive et franchement elle n'en était pas loin, son rôle eût

été de rappeler les dates des fêtes et le souci de leur tenue selon le protocole ; elle était quoiqu'il en soit peu éloignée du religieux dès lors qu'elle s'est intéressée aux prophètes.

Mais pour Anne, je reviens un instant à la traduction car ce qu'elle en dit a vraiment beaucoup de portée dans le travail analytique; pour Anne la traduction, le moment crucial de la traduction, c'est sortir de l'enveloppement maternel (ce sont ses propres termes) voire même devenir créateur d'une langue à l'intérieur de la langue ce qui rappellerait Gilles Deleuze car c'est la définition que ce philosophe donne du style ; en sortant de cet enveloppement maternel on devient dit Anne créateur, éventuellement artiste.

Toute la thèse que soutient Anne dans son livre la ***sauvagerie maternelle***, je vais y revenir, peut aboutir au meilleur, c'est-à-dire la création, comme inversement à des conséquences catastrophiques comme par exemple un mutisme persistant si et seulement si la sortie de l'univers maternel a échoué. Et par conséquent, se séparer c'est commencer à traduire : Sortir du monde maternel pour être au monde, inventer sa langue, ce qui répétons-le est le propre de tout acte de création, c'est, dit Anne avoir été adossée à la terreur et l'avoir surmontée; car la langue-mère dit encore Anne est empoisonnée parce que non fertile, mortifère, étouffante, issue d'un monde indéchiffrable à force de prégnance, de bouclage forcené du sujet dans la répétitivité qu'entraîne la pulsion de mort livrée à elle-même. Il y a ce passage introductif de ce qu'elle va développer dans ***La femme et le***

sacrifice sur les mères avec lesquelles nous n'aurons jamais fini de nous battre. Parce que la mère en tant que telle est monstrueuse, excessive infiniment touchante et terrorisante. La mère n'est jamais que l'ombre portée de nos terreurs enfantines, celle qui fut au commencement de la vie même confondue avec elle et avec laquelle nous serons toujours à la fois en dette, en attente et en révolte. Mais en même temps, l'espace matriciel est aussi un réservoir presque infini de matériau à symboliser, sons, syllables, visions, odeurs, marques, bref tout un territoire que celui qui va créer une oeuvre viendra revisiter et, Anne donne l'exemple de Victor Segalen à qui elle consacre un chapitre et qui est l'exemple de celui qui a eu besoin d'un ailleurs radical (car il a eu besoin de pays lointains, de l'Orient) mais justement qui lui donnait accès au plus proche.

Pourtant, ce fils pourra s'imaginer être rejeté par sa mère, il sait secrètement qu'elle l'a élu contre tous et surtout contre le père pour en faire le témoin de son génie à elle, de son secret, de sa mélancolique sauvagerie, de sa langue triste et silencieuse, souveraine cependant.

Et d'insister sur ce registre: la sauvagerie des mères mélancoliques exerce une attraction dont on ne se déprend pas et voici la thèse de Anne Dufourmantelle: toute mère est sauvage et ça se passe dans le corps. Le serment de la mère matricielle à son enfant est: tu retourneras toujours vers moi car tu n'es pas autre que moi; tu es moi, tu me dois la vie, c'est-à-dire ta vie.

Mais il arrive que la nécessaire séparation s'ajoutant à d'autres causes rende la mère mélancolique ce qui entraîne culpabilité et assujettissement de ses enfants, garçons ou filles; cette situation compromet la deuxième naissance qui consiste précisément à sortir de l'enveloppement maternel, à devenir créateur, à parler en son nom et c'est tout l'enjeu d'un travail analytique qui vient suppléer à ce qui n'a pu avoir lieu quand la mélancolie de la mère exerce une emprise, retient parce que sa mélancolie exerce cette attraction sur laquelle Anne insiste, et dont dit-elle, on ne se déprend pas alors que peut-être le travail analytique peut le dénouer.

Finalement pour tout être humain il faut supporter cet abandon initial qu'une mère doit permettre et doit elle-même supporter et c'est ce message que ce livre tout à fait extraordinaire veut livrer. Je vous propose de revenir sur trois chapitres qui me paraissent essentiels à la compréhension de ce que Anne Dufourmantelle a voulu faire passer.

Le premier, inaugural de son propos veut saisir quelque chose du côté de l'innomable. Ce livre dit Anne cherche à cerner ce territoire improbable qu'est le maternel dans ses effets foudroyants sur le psychisme humain, autrement dit à ce qui nous voue étant né d'une mère et d'une seule, irremplaçable et insubstituable, à ce que Hannah Arendt qualifiait de *folie maternelle* (j'ai par parenthèse retrouvé ce livre de la mère d'Hannah Arendt qui n'est que le journal quotidien ou presque

décrivant sa fille dans ses progressions à la maison, à l'école etc...et c'est vrai que comme le reprend Anne il y a comme une folie maternelle à décrire sa fille si on peut dire par le menu et à le transcrire jour après jour.

Mais finalement il s'est agi de montrer ce qui conduit une analyse à éprouver et à rééprouver le désir d'être en vie; autrement dit par quoi il a fallu passer pour se séparer des serments, des promesses entre mère et enfant, autre conjugaison d'ailleurs mais magistralement menée du livre de Serge Leclair, *On tue un enfant*.

Car c'est le même objectif mais qui chez Anne prend des accents vraiment inédits à partir de ce noyau inconscient de la transmission maternelle si difficile à isoler de ses effets dans le réel car la production onirique et fantasmatique le protège. La sauvagerie c'est le monde avant la parole, le balbutiement, les crocs, les déchirures, le sang, le sexe ; ce qui n'a pas été apaisé, qui n'a été ni bercé ni lové dans les bras, dans le rythme d'une voix de femme dans la patience d'une mère.

Parce que la sauvagerie dans sa folie propre est maternelle; toutefois une femme a pu être précipitée vers le maternel, devenir mère avant d'avoir été reconnue comme femme. La détresse des mères est à la mesure de ce qui en elles est fragilisé du côté du féminin comme du côté du maternel.

Elle est ce qui la rend capable d'infanticide comme aussi de se sacrifier pour son enfant. Le maternel possède cette ambivalence

de murmurer à l'enfant la voie, le chemin du monde comme aussi bien de le retenir loin du monde. Est-elle, cette folie une folie incommensurable à tout acte? Anne Dufourmantelle semble le croire car il faut affronter cette violence première qu'aucune mémoire ne nous restituera jamais et, l'affronter c'est en assumer les liens, c'est défaire le serment et transmuter la violence en création. Mais ne l'oublions pas la sauvagerie maternelle c'est ce noyau insécable, inconnaissable qui se transmet de mère en fille ou de mère en fils comme un serment inavoué, comme une promesse mortelle mais vivante qui creuse l'espace psychique bien avant l'oedipe, bien avant que la loi n'ait pu pénétrer dans ces territoires du secret, bien avant que la parole ne civilise l'enfant. Finalement, la sauvagerie maternelle apparaît dans ce qui lie un serment entre celle qui le prononce et celui ou celle qui le reçoit; il vient en creux de la promesse, dans l'écart qui sépare l'attente de la réalisation dans les méandres d'un silence antérieur, dans les coulisses d'une scène en partie seulement dévoilée au regard. Mais ce qui est certain c'est qu'un serment est une parole dont on hérite et qui vous lie.

Et par conséquent, donner à son enfant accès à la liberté, c'est avoir pu rompre ce serment maternel secret, le reste avec moi, sois comme moi, ne m'abandonne pas. Parfois Anne parle de la sauvagerie maternelle comme d'un linceul porteur de mort; ce sont souvent des mères d'adolescentes qui entretiennent une dépendance impossible à dénouer; un pacte inguérissable qui

vient d'un silence antérieur à toute parole, ni refoulé ni restituable mais malgré ces prémisses plutôt sombres, il arrive que l'écoute analytique arrive à relever le gant: si la parole peut entrer dans ces territoires dévastés par le silence et la violence elle va dans un premier temps réintroduire de la douleur, faire revenir une sensibilité refoulée, anesthésiée ; cette sensibilité retrouvée est un thème que nous avons souvent partagé avec Anne en faisant le constat que la psychanalyse augmente la sensibilité ; ces moments sont très délicats car certains mélancoliques vont se suicider au moment même où ils ou elles entrevoyaient une sortie du tunnel. Ailleurs si cette traversée a pu avoir lieu, alors une joie anime l'intéressé et de même Anne compare cette réinvention du monde à ce que l'artiste quel qu'il soit: peintre, écrivain acteur rencontre dans son élaboration.

Anne Dufourmantelle a toujours été très proche des artistes y compris et surtout dans sa vie amoureuse et dans sa vie de mère, que ce soit avec Bruno Dufourmantelle ou avec Frederic Boyer. Elle réussit à lier l'artiste à la théorie analytique, sa théorie analytique où la sortie de l'enveloppement maternel rejoint le monde artistique par le mouvement même qu'il entreprend. Ce qui est remarquable, c'est l'importance qu'elle donne à la mélancolie; elle en fait une catégorie de clinique analytique qui dans ses développements lui appartient; ainsi dit-elle c'est parce que l'être humain n'est pas étranger à la mélancolie qu'il peut vivre si intensément sa vie. Il sait d'un certain savoir et Anne

ajoute entre parenthèse pour ce savoir, l'hypothèse de l'inconscient, il sait que la mort peut survenir n'importe quand, dans le moment le plus absurde qui soit et il sait que la répétition des gestes, des paroles, des prières est un rituel magique qui ne le protégera pas de mourir. Ainsi vivre vraiment, intensément, suppose que l'on renonce à guérir de cette mélancolie de la mort propre à l'humanité pour en faire quelque chose d'extrêmement ténu, un texte, un voyage, une rencontre mais où la décision d'être entièrement à ce que l'on vit est entièrement assumée. Car on est le plus souvent absent à soi-même comme aux autres, à moitié là, à moitié aimant, à moitié vivant, à moitié dans le souvenir et à moitié dans l'attente.

Je vous lis ce passage car il va au delà du genre et ce n'est plus exclusivement la femme et le sacrifice mais ce passage est une excellente définition celle que donne Anne du sacrifice en tant que tel, le sacrifice comme catégorie car le sacrifice écrit-elle c'est d'objecter à cette demie-vie :il nous brusque nous débusque et nous fait rejoindre tout entier là où le moi se perdait là où il aurait pu se perdre.

Dans les écrits de Anne la mort est extrêmement présente et sous toutes ses formes; c'est une femme qui elle-même avait senti cette proximité de la mort mais sous des formes métaphoriques où la mort psychique n'est pas loin et c'est en ce sens qu'elle était une excellente thérapeute et une excellente analyste, parce qu'il faut

sûrement comme souvent les exilés le démontrent, avoir cotoyé une forme de mort pour devenir analyste et l'exil est une forme de mort; exil d'une langue, exil d'un territoire, de paysages familiers, exil qui vous sépare de personnes proches comme des gouvernantes, des nurses des amis d'enfance mais aussi mère mélancolique qui vous oblige à une dette envers elle, qui vous oblige à une culpabilité où finalement vous restez a contrario en exil de vous-même.

Maintenant, il y a le trauma que le sacrifice veut rappeler, révéler comme on développe dit Anne le négatif d'une photo: le sujet absent du traumatisme est convoqué par le sacrifice là où quelque chose en lui a été profané. Mon hypothèse dit encore Anne est que le recours au sacrifice est une façon de porter un trauma effacé sur la scène collective. Il est la réparation d'un traumatisme qui n'a jamais pu être nommé et qui est resté dans l'inavouable.

Oui mais la Femme dit encore Anne est supposée dans notre culture occuper une place sacrificielle qui peut faire d'elle une victime ou un monstre chaque fois qu'un événement traumatique passé intime ou collectif dans l'histoire personnelle ou celles des peuples demande à être révélé.

On retrouve cette présence face aux événements cette façon de porter la mémoire car pour Anne le sacrifice est moins important que d'avoir sorti de l'oubli, avoir révélé, avoir provoqué un

retournement, mot qui lui aussi fait partie des mots-clés souvent lus chez Anne

Le retournement, l'inespéré et les femmes sont souvent à l'origine de ce retournement; nous pensons tous à Euridyce, personnage important dans le travail que Anne nous propose sur les femmes qui sont d'abord et avant tout dans cet espace laissé ouvert de la métaphore.

Car cette aptitude à la métaphore ouvre à la dimension de l'amour et ce qui représente au mieux les femmes c'est l'amour et c'est pour cette raison me semble-t-il que le titre de son livre ***En cas d'amour***

met une suspension à la possibilité de l'amour qui n'est jamais acquis d'emblée mais que la puissance de la métaphore qu'une femme porte en elle fait advenir, je dirais... éventuellement.

Mais outre l'amour, la sauvagerie féminine qui se distingue de la sauvagerie maternelle, la sauvagerie féminine donc s'exprime par un cheminement vers l'extrême et c'est pourquoi le sacrifice et la valeur éthique que lui donne Anne prend une valeur de retournement exemplaire: Qu'il soit animé par l'amour, par la haine, par l'idéal éthique ou politique, qu'il soit essentiellement secret ou violemment extériorisé, le sacrifice qui s'anime dans la sauvagerie féminine porte en soi la nécessité d'en finir avec le monde ancien et d'ouvrir une voie nouvelle inédite ; or ce rapport à la mort ou à la fin du monde est tout sauf morbide, il fait au contraire intervenir le kairos l'instant présent, le moment

opportun dans la succession du temps pour que quelque chose ait lieu qui n'avait été ni planifié ni même déjà pensé.

C'est aussi ce qui peut s'attendre d'un travail analytique.

La sauvagerie féminine est une fécondité intellectuelle morale physique, psychique parce qu'elle passe par d'autres voies que celles dont on use habituellement pour créer ou pour inventer.

Mais c'est aussi, Anne le dit ailleurs ce qui peut s'attendre d'une psychanalyse toujours à la recherche de l'inédit pour chaque personne en analyse et qui jamais ne ressemble à une solution standardisée!

En revenant à la femme sacrificielle (qui n'est pas loin de représenter la femme telle que Anne se la représente) c'est une femme qui pour transformer ce qui l'asservit en possibilité de liberté n'a d'autre choix que de tout perdre, y compris quelque fois sa vie même. Ce n'est en aucun cas un renoncement puisqu'elle soutient par ses actes, ses pensées, ses écrits, sa révolte, l'impossibilité d'être réduite à l'état de chose, chose maternelle ou sexuelle consommable, regardable, programmable.

La femme telle que la décrit Anne Dufourmantelle accorde à l'idéal la radicalité de l'absolu qui n'a pas d'équivalent et personne ne la forcera à se plier à la raison commune.

Mais, je le répète c'est avec tous ces principes que Anne analyse ses patients

Dans cette partie de mon élaboration j'ai voulu vous montrer quelle femme était Anne, à quelle femme elle s'identifiait mais aussi quelle analyste elle était car il n'y a pas de différence chez elle entre la femme et l'analyste dans les principes de fond.

J'aborde maintenant une dernière partie en vous lisant un extrait page 218 de l'ouvrage, La femme et le sacrifice:

Quand le sacrifice fait événement et qu'un être tout à coup en une seconde, identifie sa vie à cet acte, par exemple en sauvant une vie au prix de la sienne, il coïncide simplement avec lui parce que l'événement l'exigeait. Mais même si ce **oui** ouvre une dimension tragique de l'existence, c'est à partir d'une ouverture précisément non tragique c'est à dire ce qui n'est pas prédéterminé.

Pour Anne ce qui n'est pas prédéterminé sauve la personne qui se livre éventuellement à un sacrifice; au fond il y a une éthique qui échelonne les valeurs et dont fait partie en premier, ce qui n'est pas prédéterminé. Ce qui rejoint l'aptitude à l'inattendu, critère probant d'une fin d'analyse!

Mais encore, Héloïse, Antigone ou Jeanne d'Arc, ces héroïnes ont construit une certaine mythologie du sacrifice au féminin en faisant du tout de leur existence un évènement qui a valeur d'exemple et cette exemplarité retourne leur asservissement, conditionné par leur identité de femme, en réel pouvoir. Et ce pouvoir pour Anne vaut toutes les morts et ce pouvoir échange la fatalité en capacité d'être libre.

Et telle est la femme pour Anne Dufourmantelle.

Un sacrifice est chaque fois la mise en péril d'un monde. Et il est guidé par l'idée qu'il y a autre chose de plus important que ce monde et au regard duquel ce dernier est un jouet factice, un eidolon, une pure image.

La femme qui crée, parce qu'elle est une femme c'est-à-dire dans certaines zones secrètes de son être liée de manière ombilicale à sa propre mère, dans une loyauté sans défaut envers elle s'arrache constamment à la mélancolie, se soutient de toutes ses forces hors de ce trou noir qui risqué de l'emporter dans le silence définitif où sont enfermées les oeuvres qui n'ont jamais vu le jour.

Le sacrifice comme toute création sont destinés à enrayer la pulsion de mort dans sa force de répétition létale en imaginant une autre répétition, un rituel qui viendrait pour le sacrifice le retourner de l'intérieur. Ce qui est en question dans toute création, c'est l'horizon d'attente, quelque chose qui joue le même rôle qu'un sacrifice à savoir le retournement du trauma en

délivrance, en signification, en chant. Jusqu'où faut-il aller pour se risquer dans ces zones de hauts fonds, de naufrages?

C'est ainsi dit Anne que procède l'oeuvre d'art, elle est un sacrifice en soi, elle agit de la même manière, elle y est apparentée dans sa structure même.

C'est pourquoi je voudrais terminer cette navigation dans les oeuvres de Anne Dufourmantelle, romancière certainement, ce à quoi elle tenait beaucoup, grande romancière du récit analytique à côté de ses ouvrages de fiction: Souviens-toi de ton avenir, L'envers du feu et en même temps philosophe et psychanalyste; je voudrais terminer par l'évocation d'un chapitre qui met en scène deux femmes peintres, deux femmes amies et dont l'une parle des oeuvres de l'autre.

L'autre est décédée; elle est décédée entendez-le en portant secours à trois enfants qu'elle a sauvé et Anne de demander: mais quelle énergie surhumaine lui aura permis de sauver ses enfants en les ramenant près du bord?

Emmie donc se remémore Suzanne; Suzanne peignait, quand l'autre Emmie continue à peindre et Anne de s'interroger sur Suzanne: La généalogie personnelle de cette amie peintre m'est étrangère mais il ne me surprendrait pas d'y découvrir une autre noyée ou du moins une familiarité troublante avec la mort liquide dans un contexte proche tant est profonde la loyauté qui persiste en nous pour les morts envers lesquels le non-travail de deuil nous oblige.

La mort, quand elle rompt brutalement la vie nous désigne ce que j'appellerai dit Anne des zones sacrificielles dont un sujet peut dangereusement s'approcher, voire même s'y identifier corps et âme. Ces zones sont des états limites de désubjectivation où l'identité flotte entre le vivant, et le mort, entre le minéral, l'animal et l'humain entre la veille et le sommeil, ce sont des états hautement perceptifs que tous les créateurs un jour ou l'autre connaissent. Ils ont même souvent le désir de s'y exposer.

Emmie ne s'approprie ni cette mort ni cette oeuvre; elle les visite comme nous même nous visitons les oeuvres d'Anne Dufourmantelle. On pourrait parler d'une visitation; elle nous laisse devant les écrits, ses écrits dans cette amitié qui fait hospitalité à l'autre inconditionnellement, qui dit l'amour, l'amitié, la création dans ce qui les lie inextricablement d'un même geste à la vie à la mort.

Guy Dana